

LE JOUR, 1949
01 FÉVRIER 1949

PAROLES DANS LE VENT

Les affirmations publiques des hommes politiques du premier rang deviennent aussi vagues que leurs pensées sont claires. On pense d'une façon, on s'exprime d'une autre. La vérité reste toujours derrière la tête. Rien n'est plus volontairement obscur, plus sibyllin que les prétendus apaisements que l'on donne au monde quand il s'agit de la guerre et de la paix. Qu'est-ce, par exemple, que cette déclaration que le gouvernement soviétique serait prêt à envisager et selon laquelle ni les Etats-Unis ni l'U.R.S.S. **n'ont l'intention de recourir à la guerre l'un contre l'autre.**

Hitler et Chamberlain se disaient gravement à peu près cela en 1938 ; et l'on se souvient de Neville Chamberlain brandissant un écrit portant la signature d'Hitler à sa descente d'avion à Londres, après un voyage. C'était un temps où l'on se contentait de peu pour se remonter le moral et les nerfs.

Les jours que nous vivons ressemblent étrangement à ceux d'alors. On dirait que, les circonstances étant les mêmes, les gestes de la diplomatie sont les mêmes, et les démarches et les discours. Vers 1938, Hitler était interrogé anxieusement par les représentants d'agences (comme Staline et Truman le sont aujourd'hui). Ce qu'on en obtenait c'étaient des termes trompeurs et des phrases équivoques.

Une rencontre Staline-Truman ou Truman-Staline, comme on voudra, paraît depuis longtemps la chose la plus naturelle, la plus simple, la plus pressante aussi, la plus impérieuse du monde. On nous la donne à présent comme une possibilité quasi-inespérée, comme un bienfait des dieux. **Pourtant, les choses étant ce qu'elles sont, on s'expliquerait aisément que ces illustres messieurs se vissent tous les jours au besoin et, sans désespérer, vingt heures de suite ; car il ne s'agit pas moins, éventuellement, que de la vie de millions d'hommes et de l'essentiel des valeurs de ce monde.**

Mais, partout maintenant la politique étrangère est aussi faisandée qu'une bécasse qu'on aurait oublié de tirer à temps de l'état de décomposition, et qu'il faudrait avaler quand même alors qu'elle ne serait plus qu'une charogne. Tout ce qui se voit, tout ce qui se fait est irritant et décourageant. On attend qu'un souffle nouveau, qu'un peu d'air pur entre enfin dans les bureaux trop fermés, trop chauffés, où les cogitations des grands hommes n'ont plus d'autre objet que de faire progresser en hâte, sous le couvert de mots ambigus, des industries et des armes de mort.

M. Staline et M. Truman gouvernent deux immenses empires. Ils sont littéralement maîtres du destin, (M. Staline beaucoup plus encore que M. Truman). Que ne traitent-ils l'humanité à bout d'espérance comme ils traiteraient leurs propres enfants ?